

Licence 2, Semestre 3, Contrôle Continu, Test 1 / 2
Extrait d'Aldous Huxley, "After the Fireworks", *Brief Candles* (1930)

'Let's go for a bit of a stroll,' he said when they had slaked their thirst. She got up without a word, obediently, as though she had become his slave.

It was breathless under the trees and there was a smell of damp, hot greenness, a hum and a flicker of insects in the probing slants of sunlight. But in the open spaces the air of the heights was quick and nimble, in spite of the sun; the broom-flower blazed among the rocks; and round the bushes where the honeysuckle had clambered, there hung invisible islands of perfume, cool and fresh in the midst of the hot sea of bracken smell. Pamela moved here and there with little exclamations of delight, pulling at the tough sprays of honeysuckle. 'Oh look!' she called to him in her rapturous voice. 'Come and look!'

'I'm looking,' he shouted back across the intervening space. 'With a telescope. With the eye of faith,' he corrected; for she had moved out of sight. He sat down on a smooth rock and lighted a cigarette. [...] In a few minutes Pamela came back to him, flushed, with a great bunch of honeysuckle between her hands.

'You know, you ought to have come,' she said reproachfully. 'There were such lovely pieces I couldn't reach.' [...]

Nemi was already in the shadow when they walked back; but the higher slopes were transfigured with the setting sunlight. Pamela had halted at a twist of the path and turned back towards the western sky. Looking up, Fanning saw her standing there, goldenly flushed, the colours of her skin, her hair, her dress, the flowers in her hands, supernaturally heightened and intensified in the almost level light.

« Allons faire un petit tour », dit-il quand ils eurent étanché leur soif. Elle se leva sans mot dire, obéissante, comme si elle était devenue son esclave.

Sous les arbres, l'air était irrespirable ; il y avait une odeur humide et chaude de verdure, un scintillement et un bourdonnement d'insectes dans les rayons obliques et pénétrants du soleil. Mais à ciel ouvert, l'air des hauteurs était vif et léger en dépit du soleil ; le genêt flamboyait parmi les rochers ; et autour des buissons que le chèvrefeuille avait escaladés, flottaient d'invisibles îlots de parfum, frais et doux, au milieu de la chaude mer des odeurs de fougère. Pamela allait de-ci de-là, avec de petites exclamations de plaisir, tirant sur les branches robustes du chèvrefeuille. « Oh, regardez !, lança-t-elle d'une voix ravie dans sa direction. Venez regarder cela.

— Je regarde déjà, cria-t-il en réponse, par-delà l'espace qui les séparait. Avec un télescope. Avec les yeux de la foi », rectifia-t-il, car elle avait disparu de son champ de vision. Il s'assit sur un rocher lisse et alluma une cigarette. [...] Au bout de quelques minutes, Pamela reparut à ses côtés, rayonnante, un grande bouquet de chèvrefeuille entre les mains.

« Vous savez, vous auriez dû venir, dit-elle d'un ton réprobateur. Il y avait de si jolies branches que je n'ai pas pu attraper. » [...]

Lorsqu'ils firent demi-tour, Nemi était déjà plongé dans l'obscurité, mais le soleil couchant transfigurait les hautes pentes. Pamela s'était arrêtée à un détour du sentier et retournée vers le ciel occidental. Levant les yeux, Fanning la vit, immobile devant lui, rayonnante et dorée, la couleur de sa peau, de sa chevelure, de sa robe et des fleurs qu'elle portait dans ses mains surnaturellement avivée et rehaussée dans la lumière presque horizontale.

Licence 2, Semestre 3, Contrôle Continu, Test 2 / 2
Extrait de *The Independent Online*, 14 octobre 2005

Nick Park had already bagged a trio of Oscars for his animated short films, two of which feature his most beloved characters, the madcap inventor Wallace and his faithful hound Gromit. Yet he had not made the change from shorts, as it were, to longs, essentially because he needed to find a story that would justify 85 minutes rather than 30.

Nick Park avait déjà remporté / empoché trois oscars / été triplement récompensé aux Oscars / pour ses courts[-]métrages animés, dans deux desquels s'illustrent / dont deux où s'illustrent ses personnages les plus aimés du public : Wallace, l'inventeur écervelé / impétueux / impulsif, et son fidèle chien Gromit. Il n'était pourtant pas passé des courts aux longs, pour ainsi dire, en grande partie / avant tout / principalement parce qu'il fallait trouver une histoire qui justifie / puisse justifier 85 minutes plutôt que 30.

But the directors found their feature-length story, and (relief all round) it's a belter. *The Curse of the Were-Rabbit*⁽¹⁾ seamlessly combines the familiarity of the Wallace and Gromit dynamic with a plot mined with quirks of detail and some wondrously silly surprises.

With the studio DreamWorks on board, for the money, there might have been anxieties over American influence, yet Park's sensibility stamps it as a very English comedy of character as much as a spectacle of incredible invention. He knows that virtuosity, amazing as it is, would be nothing without the affectionate warmth that blooms in the mere contemplation of one man and his dog.

That relationship is the bedrock of this movie. Wallace, voiced as ever by Peter Sallis, remains the daffy, cheese-loving inventor whose disaster-prone ways are held in check by his silent dog Gromit, who is certainly the only dog in movies who counts knitting as his hobby.

As well as being chief cook and bottle-washer, Gromit is partner to Wallace in their latest business venture, a control service that prevents rabbits from munching through the town's gardens, and is now in particular demand as the annual Giant Vegetable Competition approaches. Unfortunately, after experimenting with his new "harmless brain alteration" machine Wallace unwittingly lets slip a deranged, oversized bunny known as the were-rabbit, and soon no vegetable plot is safe.

⁽¹⁾ Utiliser obligatoirement le titre de la version française : *Le Mystère du Lapin-Garou*

Mais les cinéastes / metteurs en scène ont fini par trouver leur histoire à long métrage / ont fini par la trouver, leur histoire digne d'un long métrage, et (soulagement général) / et, au grand soulagement de tout le monde, elle est à hurler de rire. *Le Mystère du Lapin-Garou* / Le Mystère du Lapin-Garou allie parfaitement la dynamique habituelle de Wallace et Gromit à une intrigue bourrée de détails loufoques et comportant quelques surprises merveilleusement cocasses / conjugue sans heurts / en douceur la dynamique si bien connue de Wallace et Gromit et une intrigue regorgeant de / débordant de détails bizarres / excentriques et comportant quelques surprises d'une exquise drôlerie.

Le studio DreamWorks les ayant rejoints, pour des raisons financières / En raison du partenariat / Du fait de la collaboration avec le studio DreamWorks, dicté(e) par une question d'argent, la peur d'une influence américaine aurait pu naître / se faire jour, mais la sensibilité de M. Park / de Nick Park fait de cette comédie de caractère un film très anglais autant qu'un spectacle d'une incroyable inventivité / donne à cette comédie de caractère son ton typiquement anglais tout en garantissant l'incroyable inventivité de son spectacle. Il sait [bien] que la virtuosité, aussi époustouflante soit-elle, ne serait rien sans l'affectueuse chaleur qui émane / irradie / naît de la seule contemplation d'un homme et de son chien / accompagné de son chien.

C'est sur cette relation que repose le film / Cette relation est la base même / le fondement même de ce film. Wallace, auquel Peter Sallis prête comme d'habitude sa voix / doublé comme d'habitude par Peter Sallis, demeure l'inventeur loufoque / toqué / timbré, grand amateur de fromage[s], qui évite de peu toute une série de catastrophes / qui échappe à toute une série d'ennuis grâce à Gromit, son chien silencieux / muet, [très] certainement le seul toutou à compter le tricot parmi / au nombre de ses passe-temps favoris.

Outre ses activités de cuisinier en chef et de laveur de bouteilles, Gromit accompagne Wallace dans sa [leur] dernière aventure commerciale en date / est le partenaire de Wallace dans sa dernière entreprise commerciale, [à savoir] un service de lutte contre les lapins qui empêche ces derniers de tout manger sur leur passage / de faire des ravages à coup de dents dans les jardins municipaux / de la ville et qui est désormais extrêmement demandé / plébiscité / et que les habitants s'arrachent désormais à l'approche du Concours annuel de Légumes Géants. Malheureusement, après avoir expérimenté sa nouvelle machine / mené des expériences à l'aide de sa nouvelle machine à « transformation cérébrale anodine / modification cérébrale inoffensive / sans séquelles », Wallace laisse malencontreusement s'échapper / laisse involontairement filer un lapin aussi immense / démesuré que fou / énorme lapin [complètement] dérangé, connu sous le nom de lapin-garou. Bientôt, plus aucun coin de légumes / plus une seule parcelle de potager n'est en sécurité / à l'abri.

**L2, 1^{er} semestre, 2nde session (rattrapage)
Contrôle Continu et Contrôle Terminal**

Correction de la version de juin 2006

On the second Sunday morning in November, Alexander P. Maybrick arose from his marriage bed at 6.00 a.m., put on his robe and slippers, and exited the master suite he shared with his wife, Rosalind. It seemed like every Persian carpet in every room every morning was adorned with tiny dark, dense turds deposited there by Eileen, the Jack Russell terrier.

Rosalind, who sent her underwear to the cleaners and had the windows washed every two weeks and kept the oven spotless enough to sterilize surgical instruments, tried to take the position that the turds were small and harmless, and that the carpets could handle them, but really she just thought the dog was cute, even after Eileen walked on the kitchen counters with her primevally dirty feet, click click click, right in front of Mr. Maybrick, even after Eileen began to sleep under the covers, pushing her wiry, unsoft coat right into Mr. Maybrick's nose in the middle of the night.

Adapted from Jane Smiley, *Horse Heaven* (2000)

Le second dimanche matin de novembre, Alexander P. Maybrick quitta le lit conjugal à 6 heures, enfila sa robe de chambre et ses pantoufles, puis sortit de la suite luxueuse qu'il partageait avec sa femme Rosalind. Comme tous les matins dans toutes les chambres, il avait l'impression que tous les tapis persans étaient ornés de minuscules crottes sombres et compactes déposées par Eileen, le terrier Jack Russell.

Rosalind, qui envoyait ses sous-vêtements au pressing, faisait nettoyer les fenêtres toutes les deux semaines et tenait son four si impeccable qu'on aurait pu y stériliser des instruments chirurgicaux, tenta de se convaincre que ces petites crottes étaient sans conséquence et que les tapis n'en mourraient pas, mais à la vérité, elle trouvait cette chienne tout bonnement adorable, même après qu'Eileen eut déambulé sur les plans de travail de la cuisine avec ses pattes d'une saleté effrayante – floc floc floc – à la barbe de M. Maybrick, et même après qu'Eileen se fut mise à dormir sous les couvertures, enfouissant le nez de M. Maybrick dans son pelage rêche et rugueux au beau milieu de la nuit.

L2, Contrôle continu, test n°1/2 – octobre 2006

Version – Cours de X. Lachazette

Suggestion de traduction

D'après Janet Gleeson, *The Arcanum** (1998)

[* ce roman a été traduit en français sous le titre : *L'alchimiste de Meissen*]

It all began with gold. Three centuries ago when this story begins there were two great secrets to which men of learning longed to find the key. The first was almost as old as civilization itself: the quest for the arcanum or secret formula for the philosopher's stone, a mysterious substance believed to have the power to turn base metal into gold and make men immortal. The second, less esoteric but no less desired, was the arcanum for making porcelain – one of the most coveted and costly forms of art – gold in the form of clay.

When the first steady trickle of Oriental porcelain began to reach Europe in the cargoes of Portuguese traders, kings and connoisseurs were instantly mesmerized by its translucent brilliance. As glossy as the richly coloured silks with which the ships were laden, as flawlessly white as the spray which broke over their bows on their long treacherous journeys, this magical substance was so eggshell fine that you could hold it to the sun and see daylight through it, so perfect that if you tapped it a musical note would resound. Nothing made in Europe could compare.



Porcelain rapidly metamorphosed into an irresistible symbol of prestige, power and good taste. It was sold by jewellers and goldsmiths, who adorned it with mounts exquisitely fashioned from gold or silver and studded with precious jewels, to be displayed in every well-appointed palace and mansion. Everywhere, china mania ruled. While the demand for the precious cargo inexorably mushroomed, so too did the prices for prime pieces. The money spent on acquiring porcelain multiplied alarmingly, fortunes were squandered, families ruined, and China became Europe's bleeding bowl. Gradually it dawned on sundry¹ ambitious princelings and entrepreneurs that [...] this massive flow of cash to the Far East could be diverted to their coffers.

Janet Gleeson, *The Arcanum* (1998)

¹ sundry = various, several

Tout commença / Tout a commencé avec l'or / L'or est à l'origine de tout. Il y a trois siècles, au début de cette histoire, les érudits / les savants / les hommes de science désiraient ardemment / désiraient plus que tout découvrir la clé de deux grands mystères. Le premier [de ceux-ci] était presque aussi vieux que la civilisation elle-même : la quête de l'arcane, ou formule secrète de la pierre philosophale, substance mystérieuse dont on croyait qu'elle / qui, croyait-on, avait le pouvoir de transformer un métal quelconque / le vil métal / n'importe quel vulgaire métal en or et de rendre les hommes immortels. Le second, moins ésotérique mais tout aussi recherché / non moins désiré, était l'arcane de la fabrication de la porcelaine, l'une des formes d'art les plus convoitées et les plus onéreuses, de l'or / un or sous forme d'argile.

Lorsque les premiers petits arrivages réguliers de porcelaine orientale se mirent à atteindre / ont commencé à parvenir en Europe dans les cargaisons des marchands portugais / parmi les marchandises des commerçants portugais, [les] rois et [les] connoisseurs / amateurs furent instantanément éblouis par / sont aussitôt tombés sous le charme de son aspect brillant et translucide. Aussi chatoyante que les soies richement colorées dont les bateaux étaient chargés, d'une blancheur aussi immaculée que les embruns qui se brisaient sur l'avant des navires / que l'écume qui venait fouetter leur proue au cours de leurs longs voyages périlleux, cette substance magique était si fine que, telle une coquille d'œuf, on pouvait la diriger vers le soleil et voir la lumière à travers / si fine qu'on voyait la lumière à travers si on l'orientait vers le soleil, si parfaite que si on la tapotait légèrement / du bout du doigt, une jolie note résonnait / se faisait entendre. L'Europe ne fabriquait rien de comparable. / Rien de ce qui était fabriqué en Europe ne pouvait soutenir la comparaison.

La porcelaine se transforma rapidement en [un] symbole irrésistible de prestige, de pouvoir et de bon goût. Elle était vendue par des joailliers et des orfèvres, qui lui adjoignaient des montures décoratives divinement / exquisément façonnées dans l'or ou l'argent, et parsemée / incrustée de pierres précieuses pour être présentée / pour qu'elle fût exposée dans tous les palais et hôtels particuliers / manoirs dignement ornés / dignes de ce nom / aménagés comme il faut. La folie / l'obsession de la porcelaine régnait partout. Si la demande de ce précieux article / cette précieuse marchandise connaissait une hausse aussi vertigineuse qu'inexorable, il en était de même pour le prix des pièces / articles de premier choix / première qualité. Les sommes d'argent dépensées pour acquérir de la porcelaine / en vue de l'acquisition de pièces en porcelaine se multiplièrent de façon alarmante, des fortunes [entières] furent dilapidées, des familles ruinées et la Chine saigna l'Europe à blanc. Peu à peu, il vint à l'esprit de divers petits princes et entrepreneurs ambitieux que [...] ce flux / flot massif d'argent qui partait vers Extrême-Orient pourrait alimenter leur propre coffre à la place / pourrait être détourné pour alimenter leurs propres coffres.

L2, Contrôle continu, test n°2/2 – décembre 2006
Version – Cours de X. Lachazette

Suggestion de traduction
D'après *National Geographic*, octobre 2005

As Lt. Paul Nicolas stood on the forward edge of the poop deck of H.M.S. *Belleisle*, a 74-gun ship, the only thing he could think of was lying down. It wasn't that he was tired. But he was only 16 and new to the ship. It was shortly after midday on October 21, 1805, near Cádiz in southern Spain. As *Belleisle* plowed slowly toward the enemy, Nicolas could see a crescent-shaped line of 33 French and Spanish ships stretching for miles along the coast.

Belleisle's crew was in boisterous spirits. They'd been waiting more than two months to have a go at Johnny Crapaud, as they called the French. William Hargood, *Belleisle's* captain, ordered the crew to lie down as the first incoming shots tore through the rigging. Blood and body parts spattered the deck. Nicolas would have given his eyeteeth to lie down, but he was second in charge of a detachment of marines, and as an officer he had to stay on his feet. So he moved next to John Owen, who was slightly older. Years later, Nicolas would write that Owen's spirit "cheered me on to act the part it became me."

It also cheered him that across the water he could see the towering outline of H.M.S. *Victory*, the flagship commanded by Admiral Lord Nelson. With Nelson in command the outcome was certain. Earlier that morning Nelson had run signal flags up *Victory's* mast spelling out the words "England expects that every man will do his duty." The whole fleet had cheered. But it was going to be a bloody fight. Nelson had split the fleet into two columns and ordered them to sail straight at the enemy line, cutting it in two places, like a pack of wolves running at a herd of deer.

Alors que le Lieut. Paul Nicolas se tenait sur le bord avant du pont de dunette du *Belleisle*, un navire armé de 74 canons, il n'avait qu'un seul désir en tête : se mettre à plat ventre. Non pas parce qu'il était fatigué, mais parce qu'il n'avait que 16 ans et qu'il était nouveau à bord. Ceci se passait le 21 octobre 1805, peu après midi, près de Cadix, dans le sud de l'Espagne. Tandis que le *Belleisle* fendait lentement les flots en direction de l'ennemi, Paul voyait les 33 navires français et espagnols, disposés en arc de cercle, s'étendre sur des kilomètres le long de la côte.

L'équipage du *Belleisle* était d'humeur massacrant. Cela faisait plus de deux mois qu'il attendait d'en découdre avec Johnny Crapaud, surnom donné aux Français. William Hargood, le capitaine du *Belleisle*, ordonna à l'équipage de se jeter à plat ventre au moment où les premiers coups tirés à leur encontre déchirèrent le gréement. Du sang et des bribes de corps d'hommes éclaboussèrent le pont. Paul aurait donné n'importe quoi pour pouvoir se mettre lui aussi à plat ventre, mais il commandait en second un détachement de fusiliers marins et, en tant qu'officier, il se devait de rester droit debout. Il s'approcha donc de John Owen, qui était un peu plus âgé que lui. Bien des années plus tard, il écrirait que c'est le sang-froid de ce dernier qui « m'a encouragé à jouer le rôle qui m'incombait. »

Ce qui l'encourageait également, c'était, face à lui, la vision de la silhouette imposante du *Victory*, le vaisseau amiral commandé par Lord Nelson. Avec l'amiral Nelson aux commandes, l'issue ne faisait aucun doute. Dans la matinée, en haut du mât du *Victory*, Nelson avait fait hisser des fanions composant la phrase : « L'Angleterre attend de chaque homme qu'il fasse son devoir. » Toute la flotte avait manifesté sa joie. Mais cette bataille allait être sanglante. Nelson avait scindé la flotte en deux colonnes et avait ordonné à celles-ci de voguer droit sur les lignes ennemies, pour les rompre en deux endroits, comme une meute de loups qui s'attaque à un troupeau de cerfs.



Le *Victory*

Version de L2 S3, octobre 2007 - Devoir surveillé n°1/2 - Proposition de corrigé

<p>The set was simple. A large throne-like chair for the host, with two narrow armchairs facing each other over a small coffee table. A sound technician approached me with a wireless microphone which he attached to my jacket lapel, then asked me to hide the battery pack in an inside pocket. I was shown to my seat, where I crossed and recrossed my legs in an attempt to get comfortable. A make-up woman arrived to patch up any gaps in my foundation base. I closed my eyes when she applied powder to my cheeks and nose.</p> <p>When I opened them, Tobias Judson was sitting opposite me. I tried not to flinch. I failed. Up close, he looked even stockier than the times I had recently seen him on television — his bald pate currently being dusted with powder, his rimless glasses catching the light. Our eyes met for a moment. He gave me a small curt nod. I nodded back and we both looked away. On the table in front of Judson were two books — his autobiography and a copy of the Bible.</p> <p>Jose Julia came out, trailed by his own make-up lady and a producer who was whispering rapid-fire final instructions in his ear.</p> <p>"Got it, got it", Julia said as he settled into his chair, studied his notes, did a sound check with the technicians, asked for the teleprompter to be brought forward two feet, checked his watch, and completely ignored his two guests.</p> <p>Then, when the producer shouted thirty seconds, Julia looked at each of us, flashed a big smile and said, "Showtime!"</p> <p>The set lights blazed on, the producer signaled Julia, who looked straight at the camera and started reading the teleprompter.</p> <p>"Good evening, America!"</p> <p style="text-align: right;">Douglas Kennedy, <i>State of the Union</i>, 2005</p>	<p>Le plateau était sobre¹ : un grand siège aux allures de trône pour l'animateur et deux fauteuils étroits en vis-à-vis, de part et d'autre d'une petite table basse. Un technicien du son s'approcha de moi pour attacher au revers de ma veste le micro sans fil qu'il tenait à la main, puis me demanda de dissimuler le boîtier de la batterie² dans une poche intérieure. On me conduisit à³ ma place ; je croisai⁴ et décroisai les jambes pour essayer de me sentir à l'aise. Une maquilleuse arriva pour retoucher éventuellement⁵ mon fond de teint. Je fermai les yeux lorsqu'elle me poudra⁶ les joues et le nez.</p> <p>Lorsque je les rouvris⁷, Tobias Judson était assis⁸ en face de moi. J'essayai de ne pas broncher, en vain. De près, il avait l'air plus massif encore que lors de ses récentes apparitions à la télévision, maintenant qu'on lui poudrait⁹ son crâne chauve et que ses lunettes sans monture¹⁰ reflétaient la lumière. Nos yeux se croisèrent l'espace d'un instant. Il me fit un signe bref et froid de la tête. Je le saluai à mon tour, puis nous détournâmes tous les deux le regard¹¹. Devant Judson, sur la table, étaient posés deux livres : son autobiographie et un exemplaire de la Bible.</p> <p>Jose Julia¹² fit son apparition, suivi de près par sa maquilleuse personnelle et par un producteur qui lui murmura à la va-vite des instructions de dernière minute à l'oreille.</p> <p>« D'accord, compris », déclara Julia en s'installant dans son siège, avant d'étudier¹³ ses notes, de faire un essai sonore avec les techniciens, de demander que l'on approche¹⁴ le prompteur de soixante centimètres et de vérifier l'heure, ignorant totalement ses deux invités.</p> <p>Puis le producteur s'écria : « Trente secondes »¹⁵. Julia nous regarda l'un après l'autre, nous adressant un grand sourire, puis lança : « Antenne ! »</p> <p>Les lumières vives du plateau entrèrent en action, le producteur fit signe à Julia, qui regarda la caméra en face et se mit à lire le prompteur.</p> <p>« Amérique, bonsoir ! »</p>
--	---

¹ Variantes : dépouillé, sommaire.

² Var. : « la batterie » suffit et permet d'ailleurs de ne pas laisser croire que le boîtier ne contient rien - ce qui n'est pas le cas, bien entendu. *Bloc-batterie* est le terme exact.

³ Bien comprendre « to » ici : la personne est *accompagnée* jusqu'à sa place : on ne la lui *montre* pas.

⁴ Ici et *infra* : ces suites ou énumérations d'actions au prétérit se traduisent en français par un *passé simple* dans un texte littéraire. Revoir la formation du passé simple des verbes du 1^{er} groupe (-er) : j'allai, je marchai, j'essayai, je donnai, etc.

⁵ *Any gaps* n'est pas synonyme de *all the gaps*. La maquilleuse vient voir *si* le maquillage de l'invité a besoin d'être retouché. Dans le second cas, on déclare qu'en effet, ce besoin existe — mais *on ne sait pas* si c'est le cas.

⁶ Un fond de teint n'est pas une poudre, mais une crème.

⁷ « Réouvrir » n'existe pas en français (malgré l'existence, en effet, du substantif *réouverture*). Var. : ouvrir de nouveau.

⁸ Ne pas confondre avec *was sitting down* ou *sat down* (s'asseyait).

⁹ Incompréhension générale de cette structure. Pourtant, *being* devait vous mettre sur la voie.

¹⁰ Var. : sans cerclage (ce qui est plus exact).

¹¹ *Away* signifie que le contact oculaire cesse, non pas que les deux hommes regardent alors dans des directions opposées.

¹² Ce personnage est un homme (Jose) ! *He* and *his* ne permettaient aucun doute.

¹³ Le présentateur ne peut pas effectuer *toutes* ces actions en prononçant ces deux seuls mots. Il faut donc couper la phrase d'une façon ou d'une autre après *dans son siège*.

¹⁴ *Qu'on approchât* serait plus exact (principale au passé), mais l'imparfait du subjonctif n'est pas obligatoire ici. Y penser toutefois pour les textes plus littéraires ou plus anciens que celui-ci.

¹⁵ Un signe de ponctuation est nécessaire ici en français : une majuscule seule, des guillemets, ou les deux.

Americans love their guns. Four in ten adults live in a household with a gun; one in ten has carried a handgun outside the home in the past year. Charlton Heston thrilled the National Rifle Association¹ (NRA) when he told politicians that they would get his gun only by prising it from his “cold, dead hands.”

For all that, a survey by the National Opinion Research Centre¹ (NORC) offers evidence that an overwhelming majority of Americans support tougher gun laws. There are huge majorities in favour of measures such as tamper-resistant serial numbers and trigger locks. Most Americans would also ban the domestic manufacture of “small, easily concealed, inexpensive weapons,” and require all new guns to be fixed so that they can be fired only by their rightful owners. In all, sixteen of nineteen gun control regulations and fourteen of sixteen safety measures won support.

But the NRA can also take some solace from some of the findings. Indeed, attitudes towards gun control have shown “great stability” over the past four decades; and despite all the high-school shootings, the proportion of Americans favouring most kinds of gun regulation fell slightly compared with last year’s NORC survey. Most Americans (fifty-four percent) oppose the lawsuits filed by cities against the gun industry to hold the latter liable for the injuries caused by their products (though a similar majority opposes outlawing such suits).

Les Américains adorent leurs armes à feu. Quatre adultes sur dix vivent dans un foyer possédant une arme et un sur dix est sorti de chez lui avec un pistolet / une arme de poing ces douze derniers mois. Charlton Heston a réjoui / ravi / fait frissonner de plaisir la National Rifle Association (association nationale américaine des détenteurs d’armes à feu, NRA)¹ en déclarant aux politiciens qu’ils ne le priveraient de son arme qu’en l’arrachant « des mains de son cadavre refroidi ».

Malgré cela, une enquête menée par le National Opinion Research Centre (centre national de recherche sur l’opinion publique, NORC) prouve qu’une majorité écrasante d’Américains soutient / approuvent² un durcissement / renforcement des lois sur les armes. Une majorité considérable / impressionnante est favorable à certaines mesures, telles que l’utilisation de numéros de série infalsifiables / impossibles à trafiquer et de verrous de pontet / dispositifs de verrouillage de la détente³. Également, la plupart des Américains souhaiteraient interdire la fabrication sur le territoire national de « petites armes bon marché facilement dissimulables » et exiger que toute nouvelle arme à feu soit conçue de telle sorte que seul son propriétaire légitime puisse s’en servir / l’utiliser. En tout, seize des dix-neuf réglementations sur le contrôle des armes et quatorze des seize mesures de sécurité proposées ont obtenu leur soutien.

Cependant, la NRA peut aussi se consoler / se reconforter à la vue de certaines des conclusions de cette enquête. En effet, les attitudes envers le contrôle des armes à feu ont fait preuve de « grande stabilité »⁴ au cours des quatre dernières décennies et, malgré toutes ces⁵ fusillades survenues dans des lycées, la proportion d’Américains favorables à la plupart des réglementations sur les armes à feu a légèrement diminué par rapport aux résultats de l’enquête réalisée l’an dernier par le NORC. La plupart des Américains (cinquante quatre pour cent) rejettent les poursuites judiciaires / actions en justice engagées par certaines villes à l’encontre de l’industrie des armes à feu et destinées à les rendre responsables des blessures causées par leurs produits (même si / bien qu’une⁶ majorité semblable rejette l’interdiction légale de tels procès). *The Economist (2000)*

■ La consigne à respecter lors de l’examen était simplifiée pour ne pas vous troubler. Sachez que pour les sigles et acronymes **sans équivalent direct en français**, la convention est présenter ainsi votre traduction sous la forme **1 (2, 3) = RECOPIER LE SIGLE EN TOUTES LETTRES** en anglais (**DONNER UNE TRADUCTION** la plus proche possible avec ajout d’un ou de quelques mots si nécessaires, **CITER LE SIGLE ANGLAIS**). Par la suite, si le signe réapparaît en anglais, laissez-le en anglais puisque vous l’avez explicité plus haut. Pour les **sigles ou acronymes ayant leur équivalent direct connu en français**, on utilisera uniquement cet équivalent (Ø OPEC → l’OPEP ; Ø NATO → l’OTAN ; Ø UNO → l’ONU, etc.). Remarquez enfin que certains sigles ou acronymes ne se traduisent pas : the CIA → la CIA, the FBI → le FBI, etc. ■ Pluriel ou singulier au choix. ■ Bonus pour toute bonne intuition ici. ■ Bien remettre des guillemets en français pour signaler au lecteur / à la lectrice qu’il s’agit ici de propos rapportés, cités par le/la journaliste. ■ Bien surtraduire le *the* anglais ici, qui suppose un non-dit, soit neutre (les fusillades qui ont eu lieu récemment, dont on a tant parlé récemment), soit engagé (lassitude). ■ Toujours mettre un SUBJONCTIF après *bien que* (aucune exception). Si vous n’êtes pas sûr/e de la forme de ce subjonctif, utiliser « même si » qui, au contraire, est toujours suivi de l’indicatif.

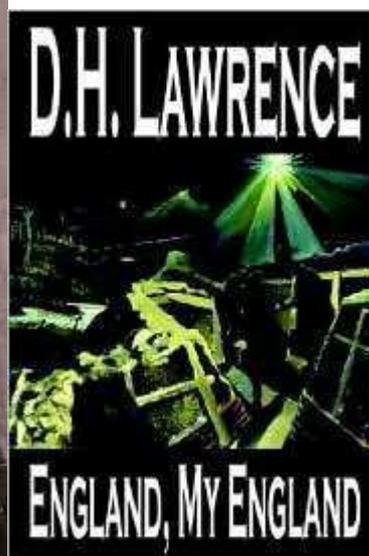
Egbert had no ambition whatsoever. He came from a decent family, from a pleasant country home, from delightful surroundings. He should, of course, have had a profession. He should have studied law or entered business in some way. But no – that fatal three pounds a week would keep him from starving as long as he lived, and he did not want to give himself into bondage. It was not that he was idle. He was always doing something, in his amateurish way. But he had no desire to give himself to the world, and still less had he any desire to fight his way in the world. No, no, the world wasn't worth it. He wanted to ignore it, to go his own way apart, like a casual pilgrim down the forsaken sidetracks. He loved his wife, his cottage and garden. He would make his life there, as a sort of epicurean hermit. He loved the past, the old music and dances and customs of old England. He would try and live in the spirit of these, not in the spirit of the world of business.

But often Winifred's father called her to London: for he loved to have his children round him. So Egbert and she must have a tiny flat in town, and the young couple must transfer themselves from time to time from the country to the city.

D. H. Lawrence, "England, my England,"
1924

Egbert était strictement dépourvu d'ambition. Il venait d'une famille convenable, d'une agréable maison de campagne et d'une région délicieuse. Bien entendu, il aurait dû exercer une profession. Il aurait dû étudier le droit ou faire du commerce d'une manière ou d'une autre. Mais non, ces trois livres hebdomadaires fatidiques l'empêcheraient de mourir de faim tant qu'il vivrait, et il refusait de tomber en esclavage. Non pas qu'il fût oisif, car il faisait constamment une chose ou une autre, de la manière peu professionnelle qui le caractérisait. Cependant, il n'avait nullement le désir de faire don de soi au monde, ni encore moins de faire violence à ce même monde pour réussir. Non, vraiment, ce monde n'en valait pas la peine. Il souhaitait se passer de lui et faire de son côté son propre bonhomme de chemin, comme un simple pèlerin qui emprunte les sentiers détournés et désertés. Il adorait sa femme, sa petite maison et son jardin. Il y ferait sa vie, comme une sorte d'ermite épicurien. Il adorait les époques passées, ainsi que la musique, les danses et les coutumes anciennes de la vieille Angleterre. Il essaierait de vivre dans l'esprit de ces dernières, non pas dans l'esprit du monde du commerce.

Malheureusement, le père de Winifred appelait souvent celle-ci à Londres, car il adorait être entouré de ses enfants. Egbert et elle se voyaient alors obligés de prendre un minuscule appartement dans la capitale et le jeune couple devait quitter de temps à autre la campagne pour rejoindre la grande ville.



D. H. Lawrence et la couverture de son recueil de nouvelles *England, My England*